

kommen. Die Diasporaliteratur ist ein solches Beispiel. Sie fordert die Starre der ethnischen und kulturellen Repräsentation der Herkunft heraus und verfällt nicht dem Essentialismus oder dem Drang nach Authentizität. Im Gegenteil, sie hinterfragt den Diskurs der dominanten Kräfte in der Aufnahmegesellschaft. Feridun Zaimoğlu, um einen der von Mandel zitierten Autoren zu nennen, geht sogar einen Schritt weiter: Er statuiert ein Exempel, wie der Sprachgebrauch der Mehrheitsgesellschaft verändert werden kann und ad absurdum geführt wird, um so das antagonistische Minderheitenbewusstsein auszudrücken. Fraglich bleibt, ob diese neue Form der transnationalen Identitäten die hegemoniale Repräsentation wirklich ins Wanken bringen kann. Denn gleichzeitig beobachtet Mandel eine Ethnisierung und Stigmatisierung der türkischen Kulturelite. Filmprojekte und Bücher sollen von den Anderen, von den Problemen der Türken erzählen. Diese Erwartungen der Mehrheitsgesellschaft werden auch mit der strategischen Ausrichtung der Kulturförderung gesteuert.

Der kurze Buchüberblick zeigt, Mandels Vorhaben ist immens. Die theoretischen und ethnographischen Anhaltspunkte eröffnen eine Vielfalt, welche, so befürchtet man, der Oberflächlichkeit und Unübersichtlichkeit zum Opfer fallen könnten. Zuweilen läuft Mandel denn auch Gefahr, die Beschreibungen der deutschen Gesellschaft zu wenig differenziert, hingegen ethnisierend und auch essentialistisch vorzunehmen. Dennoch muss der Autorin zugestanden werden, dass ihr der Spagat zwischen genauer, dichter Beschreibung und theoretisch-analytischer Distanz gelingt.

Virginia Suter-Reich

Mathieu, Nicole-Claude (éd.): Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007. 503 pp. ISBN 978-2-7351-1129-9. Prix : € 36,00

Dans ce gros opus de cinq cents pages, les auteurs s'interrogent sur la manière dont la notion de personne est modelée (ou non) par son inscription dans un contexte très particulier : celui de sociétés qui possèdent une règle de filiation matrilineaire et une norme de résidence matrilocale ou uxori-locale.

Quatorze sociétés sont ainsi étudiées au cours des quatorze chapitres qui ponctuent l'ouvrage et se succèdent comme autant de moments ethnographiques très divers et singuliers. Ces quatorze "nano-monographies" (pour pasticher le titre très "sokalien" d'un récent article d'Eduardo Viveiros de Castro) sont classiquement regroupées par aires culturelles. L'Amérique du Nord d'abord, avec les Hopi (Alice Schlegel) et les Navajo (Maureen Trudelle Schwarz), puis du sud, avec les Wayuu ou Guajiro (Michel Perrin), les Huaorani (Laura Rival), les Matsiguenga (France-Marie Renard-Casevitz) et les Shipibo-Conibo (Françoise Morin et Bernard Saladin d'Anglure). Le sous-continent indien ensuite avec deux études, l'une sur les Tulu (Marine Carrin), l'autre sur les Muduvar (Martine Gestin). L'Océan

indien et l'Indonésie ne sont pas en reste avec les Ngazidja (Sophy Blanchy), les Minangkabau (Ok-Kyung Pak) et les Ngada (Susanne Schröter). C'est le "monde chinois", comme l'appelle ce volume, qui conclura cette traversée transcontinentale, avec deux études sur Taiwan – sur les Puyuma (Josiane Cauquelin) et les Kavalan (Pi-chen Liu) – et une sur la Chine, les Nazé, plus connu sous l'ethnonyme Na (Naiqun Weng). On remarquera par contre et l'on regrettera parfois que l'Afrique, l'Australie et surtout l'Europe soient absentes du recueil.

Pour homogénéiser quelque peu la diversité voire la réelle disparité de ces contributions, celles-ci sont rigoureusement encadrées.

En amont d'abord, par une très belle introduction d'une cinquantaine de pages de Nicole-Claude Mathieu, laquelle pose les pièces du débat et les questions du rapport que les notions de genre et de personne peuvent entretenir avec les règles de filiation et de résidence (mais aussi avec le chamanisme, les catégories linguistiques, les rituels d'excision, etc.). En aval, ensuite, par une fine analyse et un conséquent effort de recontextualisation de ces essais dans un cadre plus général, celui des études de parenté, par lesquels Martine Gestin conclut ce volume. Cette dernière auteure ouvrira alors à nouveaux frais une question autour d'une formulation Lévi-Straussienne déjà ancienne mais qui fait toujours débat, celle de "l'échange des femmes". L'ouvrage, enfin, est augmenté d'un court glossaire précisant l'usage de certains termes utilisés en anthropologie de la parenté.

À propos de ce dernier, on regrettera pourtant une certaine imprécision dans les définitions données pour des notions essentielles au propos de l'ouvrage puisqu'elles apparaissent dans son titre même : celles de "matrilocalité" et "d'uxorilocalité" en la circonstance. Les auteurs distinguent ainsi dans le glossaire donné en appendice au texte entre résidence uxori-locale ("auprès des parents de l'épouse") et matrilocale ("auprès de la mère de l'épouse"). L'expression patri-uxori-locale désignant à son tour, selon eux, le cas convers où le couple résiderait "auprès du père de l'épouse". Mais trop de précision nuit parfois à l'utilité de la précision, et s'il existe une règle selon laquelle les époux doivent aller vivre auprès de la mère de l'épouse, alors cela signifie logiquement que le mari de cette dernière a fait de même : il est allé vivre avec sa femme. Autrement dit, vivre "avec la mère de l'épouse" (matrilocal) équivaut à "vivre avec les parents de l'épouse" (uxori-local). Dans le même ordre d'idée, une résidence "patri-uxori-locale" qui signifierait que le couple va vivre auprès du père de l'épouse est un *nonsense*. Si un homme va habiter avec sa femme au foyer du père de celle-ci, et que ce dernier a fait de même en allant rejoindre sa femme au foyer du père de cette dernière, alors cela signifie que le jeune couple habitera la maison natale de la mère de l'épouse (qui était la maison natale de la grand-mère maternelle, de l'arrière-grand-mère maternelle, etc.). Bref, cela veut dire que ce couple va résider dans la lignée utérine de l'épouse et donc qu'il adopte une résidence matrilocale ou uxori-locale. En pratique, ces deux termes,

“matrilocale” et “uxorilocale”, doivent être tenus pour de quasi-synonymes et l’expression patri-uxorilocale est définitivement à bannir.

Un tel flottement dans les usages de ces concepts résidentiels est de toute façon assez courant. L’on remarquera ainsi que les anthropologues distinguent souvent dans leurs écrits entre “matrilocal”, désignant le fait d’aller vivre chez les parents de l’épouse, et “uxorilocal” pour signifier celui d’aller s’installer au domicile de la femme (*uxor*) elle-même. Or, là aussi, un tel distinguo est trompeur et aller vivre chez l’épouse (uxorilocal) revient à dire *soit* que l’on va vivre au domicile des parents de l’épouse (matrilocal), *soit* que l’on va vivre dans un nouveau domicile ce qui équivaut *de facto* à une résidence néolocale. Rappelons enfin, pour conclure sur ces notions, que, selon une autre définition “classique”, la résidence est dite “matrilocale” quand le couple réside chez les parents de la femme et “uxorilocale” quand il réside chez ou près des parents de la femme, mais ce en l’absence d’une règle de succession matrilocale bien déterminée. C’est ainsi que ces termes furent définis par exemple par G. P. Murdock dans son “Ethnographic Atlas”, travail auquel les auteurs de ce livre se réfèrent à maintes reprises: “Matrilocal, i.e., normal residence with or near the female matrilineal kinsmen of the wife . . . Uxorilocal. Equivalent to ‘matrilocal’ but confined to instances where the wife’s matrilin are not aggregated in matrilocal and matrilineal kin groups” (G. P. Murdock, “Ethnographic Atlas: A Summary”, *Ethnology* 6.1967: 156; voir “Codes” pp. 154–169).

Mais laissons de côté ces questions de définition, d’une importance toute relative, pour en revenir au corps de l’ouvrage. Si celui-ci se donne donc pour objet d’étudier l’impact sur la notion de personne et sur le concept de genre d’une orientation très “gynocentrée” des institutions que se sont données certaines sociétés, en posant l’exigence d’un cadre à la fois matrilineaire et patri- ou uxorilocale, ses auteurs (notamment N.-C. Mathieu dans sa préface) se défendent pourtant, avec conviction et force arguments, de lier un tel complexe “matrilineaire/matrilocale” à l’idée ancienne de matriarcat.

On voit en revanche poindre l’idée – elle est posée explicitement et constitue la toile de fond du volume – selon laquelle ce que A. R. Radcliffe-Brown aurait appelé un “faisceau de droit et devoirs” qui détermine l’appartenance au groupe de filiation et la résidence, s’il est plus orienté vers l’univers féminin pourrait avoir pour corollaire l’émergence d’un pouvoir politique et social plus éminent des femmes.

Il convient alors de signaler que ce recueil fait suite à un précédent travail de N.-C. Mathieu ([dir.], *L’arrondissement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris 1985) et qu’il se comprend et s’apprécie bien mieux à partir de ce dernier. Dans ce texte plus ancien, en effet, elle évoquait la question converse : celle de l’identité de sexe et de genre dans des sociétés très marquées par une accentuation agnatique des institutions, par un complexe patrilineaire et patri- ou virilocal. Or, cette auteure remarquait alors que dans ces sociétés

très “viricentrées”, il semblait que “la maternité . . . sert moins à mettre au monde des enfants des deux sexes qu’à produire biologiquement la socialité des hommes” (2).

Si N.-C. Mathieu écrivait naguère que, dans ces sociétés patrilineaires et patrilocales, le statut des femmes est celui d’un “sujet quasi biologique”, alors il n’est guère étonnant qu’elle ait voulu tester avec ce nouveau volume une hypothèse qui en est le corollaire immédiat, à savoir : est-ce que dans ces cadres institutionnels plus sensibles à l’importance des agents féminins, les femmes sont d’emblée constituées en tant que sujet “pleinement social-humain” (3) ? Autrement dit, est-ce que dans ces sociétés où la résidence et la filiation laissent la part belle aux hommes, les femmes sont reléguées du côté de la nature, là où dans celle où ces deux institutions accordent une place de choix aux femmes, elles accèdent finalement au monde de la culture ?

En pratique, cette hypothèse qui traverse de part en part les questionnements des auteur(e)s de cet ouvrage ne sera toutefois pas toujours explorée jusqu’au bout, ni poussée à son terme. Ce, en raison de la diversité des centres d’intérêts des participants à ce volume, bien entendu, mais aussi dans la mesure où ce sera surtout le critère de l’uxorilocalité qui sera retenu ici comme déterminant *en dernière instance* puisque plusieurs sociétés étudiées (par exemple les Puyuma de Taiwan, ou encore les Shipibo-Conibo d’Amazonie péruvienne) sont en réalité cognatiques (elles ne reconnaissent que la parentèle comme mode d’affiliation d’Ego à un groupe de parents) et non pas matrilineaires.

Mais finalement ce relâchement subreptice du cadre hypothétique de départ est plutôt le bienvenu. Il ajoute en effet à ce volume un surcroît de diversité et donc d’intérêt chez le lecteur désireux de comprendre les modalités de construction du genre et de la personne dans des sociétés – qu’elles soient ou non matrilineaires – qui apparaissent *globalement* moins marquées par la domination des institutions et du pouvoir masculins que ne le sont celles qu’on nous présente en principe dans des recueils collectifs et comparatifs organisés autour d’une aire géographique particulière par exemple.

À ce titre, cet ouvrage se donne comme une alternative crédible, actualisée et plutôt réussie au classique “Matrilineal kinship” de David M. Schneider et Kathleen Gough ([éds.] 1961), ce qui, il me semble, n’est déjà pas un mince exploit.

Laurent Barry

McLeod, Hugh: *The Religious Crisis of the 1960s*. Oxford: Oxford University Press, 2007. 290 pp. ISBN 978-0-19-929825-9. Price: £ 45.00

This is not the first book by Hugh McLeod, Professor of Church History in the Department of Theology at Birmingham from 1973 to 2004 (<http://www.historycultures.bham.ac.uk/staff/mcleod.shtml>), about the violent, radical, drastic, and profound changes in Christianity in modern times. He has published among others, “Class and Religion in the Late Victorian City” (1974), “Religion and the People of Western Europe 1789–1970”